

„After the Rehearsal / Persona“ mise en scène par Ivo van Hove au Grand Théâtre

Spectres de Bergman

Ian de Toffoli

S'il est évident qu'Ingmar Bergman fait partie des meilleurs artistes du septième art que le monde ait jamais connu, et ce non seulement depuis que Woody Allen l'a décrété comme tel, il est tout aussi évident que la réaction des cinéphiles aux chefs-d'œuvre du cinéaste suédois a souvent été sujette à d'assez importantes fluctuations.

A un moment, on en avait simplement marre de ces personnages hystériques et veules, de ces innombrables adultères, regrettés ou non, de ses hommes et femmes dévorés par leur propre culpabilité, par les vestiges d'un christianisme plus ou moins mal assumé (Bergman était fils de pasteur), hantés, obsédés, théâtraux jusqu'au bout des ongles, tourmentés.

Un peu comme Herman Hesse, qu'on ne lit plus une fois qu'on a atteint la trentaine, parce que Musil, Kafka ou Mann, c'est franchement mieux que toute cette mièvrerie, Bergman, avec toute sa virtuosité, sa sensibilité, son intenable façon de sonder l'abîme le



Photo: Jan Versweyeld

Le jeu de séduction entre le metteur en scène et son actrice

plus profond, le plus sombre, de l'être humain, ne laisse jamais indifférent – ce qui est un euphémisme pour „peut être très énerçant“. Ou bien c'est tout le contraire qui arrive, et, par le biais d'une reprise, d'une transposition sur les planches du théâtre, comme vient de le faire Ivo van Hove avec „Après la répétition“ et „Persona“, le spectateur a l'occasion de redécouvrir Berg-

man dans toute sa subtilité, dans toute sa splendeur, comme lorsqu'on ouvre grand une fenêtre sur une salle de classe qui sent le renfermé.

Ces deux films, qui ont pourtant 18 ans de différence („Persona“ est sorti en 1966 et „Après la répétition“ en 1984), ont été adaptés pour la scène et montés par le Toneelgroep Amsterdam, dirigé par Ivo van Hove, dans une coproduction du Théâtre de la Place de Liège, des Théâtres de la Ville de Luxembourg, et de la Maison des Arts de Créteil. Montrés l'une après l'autre, en commençant par „Après la répétition“, ces deux pièces ne cachent plus les nombreux liens qui les unissent.

Non seulement les protagonistes,

Hendrik Vogler, le metteur en scène de „Après la répétition“, et Elisabeth Vogler, la patiente, l'actrice muette de „Persona“, ont-ils les mêmes noms de famille, mais tous les deux travaillent dans le théâtre. Les mêmes thèmes reviennent, comme par exemple l'avortement: Anna Egerman a avorté pour pouvoir garder le rôle d'Agnès, fille d'Indra, protagoniste du „Songe“ de Strindberg, que Hendrik Vogler met en scène, tout comme, Alma, la jeune infirmière qui soigne Elisabeth Vogler, qui a avorté d'un enfant dont le père n'était probablement pas son petit-ami. D'autres thèmes reviennent et se miroitent: le jeu séduction (entre réalisateur et actrice, entre soignante et soignée, entre hypnotiseur et hypnotisée, en somme), la sexualité rampante, les mensonges et tromperies, la cruauté de l'artiste-créateur qui se sert des êtres autour de lui pour sa propre inspiration, les habituelles problèmes de l'acteur et des grands rôles théâtraux et les mises en abîme qui s'ensuivent, le règlement de comptes, la déchéance du corps et de la psyché humaine, et, évidemment, la solitude.

Mais il y a un autre point commun entre ces deux pièces, que Ivo van Hove a su exploiter à merveille, même mettre en avant de façon si violente qu'il clouait le bec au plus trépidants des spectateurs: la force du langage. Le maelström dans lequel les personnages s'enfoncent de plus en plus est verbal, tout autant qu'émotionnel, les phrases,

même criées, sont construites, soutenues jusque dans le double. Rien de plus stylistiquement parfait que la tirade de Rachel Egerman, la mère défunte d'Anna et ancienne maîtresse de Hendrik, sur sa sensualité égarée, sur la décomposition de son propre corps, sur la pourriture qui la ronge.

Un gouffre béant

Et d'un coup, des années après avoir vu „Sarabande“ (2003), le tout dernier film de Bergman, tout revient: la beauté de Liv Ullmann et de Bibi Anderson lors de leur transfert d'identité (40 ans avant David Lynch), ces personnages masculins dont la rationalité (souvent fausse) s'oppose à la passion féminine, ce gouffre béant dans lequel tous les personnages bergmaniens s'enfoncent sans cesse, avant de pouvoir se relever lentement, tout comme samedi soir, au Studio du Grand Théâtre, les acteurs (et surtout les actrices Marieke Heebink et Karina Smulders dont la lèvres inférieure n'arrête plus de trembler) se sont relevés à la fin des deux spectacles, éreintés, battus par la pluie, le vent, (oui, de nos jours, rien n'est plus impossible au théâtre) et tant d'autres déchainements, sous un véritable tonnerre d'applaudissements.

Le spectacle part en tournée à travers l'Europe: si vous l'avez raté au Luxembourg, peut-être qu'un voyage à Munich ou Bruxelles s'impose.